

LE CLIMAT DE L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE DU CLIMAT: À PROPOS DES « QUATRE THÈSES » DE DIPESH CHAKRABARTY

À PROPOS DE

Dipesh Chakrabarty, « Le Climat de l'histoire: quatre thèses », trad. C. Nordmann, in *La Revue internationale des livres et des idées*, 2010, n° 15, p. 22-31.

Emmanuel Garnier, *Les Dérangements du temps. 500 ans de chaud et de froid en Europe*, Paris, Plon, 2010, 244 p., 22 €.

* **Julien Vincent** est historien, membre du comité de rédaction de la *RdL*. Il a récemment édité, avec Christophe Charle, *La Société civile. Savoirs, enjeux et acteurs en France et en Grande-Bretagne, 1780-1914* (PUR, 2011).

Dans « Le climat de l'histoire : quatre thèses », un texte qui a fait date, publié en 2010 dans *Critical Inquiry* puis dans *La Revue internationale des livres et des idées*, Dipesh Chakrabarty tirait les conséquences pour la discipline historique de l'entrée de l'humanité dans l'Anthropocène, nouvelle ère dont l'avènement se caractériserait par la transformation de l'espèce humaine en « force géologique ». Pour Julien Vincent, le point de vue développé par Chakrabarty omet d'historiciser nos conceptions et nos représentations du climat et ignore les développements les plus récents et les plus féconds de l'histoire du climat. Par **JULIEN VINCENT***

Comment écrire l'histoire à l'ère du réchauffement climatique global (RCG) ? Parmi les voix diverses qui ont émergé pour s'emparer de cette question, celle de l'historien Dipesh Chakrabarty se distingue par l'ampleur et la radicalité de son propos. Dans quatre thèses sur ce qu'il appelle le nouveau « climat de l'histoire », il propose aux historiens et historiennes un ambitieux programme destiné à rénover leur discipline en profondeur. Parce que nous ne pouvons plus imaginer l'avenir avec le même optimisme qu'autrefois, explique-t-il, notre vision du passé doit elle aussi changer. Les historiens doivent tirer toutes les conséquences du fait que nous sommes entrés dans l'« Anthropocène ». Ce néologisme, proposé notamment par le prix Nobel de chimie Paul Crutzen, désigne la période de l'histoire de la terre la plus récente, qui commence vers la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec la Révolution industrielle et au cours de laquelle l'espèce humaine est devenue une force *géologique* majeure, agissant sur le climat global. Examinons d'abord ses quatre thèses.

Afin de comprendre les origines de l'entrée dans l'Anthropocène – c'est la première thèse – nous devons abandonner la distinction « humaniste » traditionnelle entre l'histoire humaine et l'histoire naturelle. S'il est difficile de dater précisément les origines de cette distinction, elle est selon D. Chakrabarty devenue de sens commun et ne fut jamais sérieusement remise en cause au cours du XX^e siècle. Deuxième thèse : écrire l'histoire de l'Anthropocène doit également nous conduire à réviser profondément les histoires existantes de la modernité. Depuis 1750, celles-ci n'ont en effet « *jamais intégré la moindre conscience de la puissance d'agir géologique que les hommes étaient en train d'acquérir au même moment* ». Troisième thèse : « *l'hypothèse géologique de l'Anthropocène nous contraint à faire dialoguer les histoires mondiales du capital avec l'histoire des êtres humains comme espèce* ». Il ne s'agit donc pas de tourner le dos aux histoires économiques, sociales et culturelles du capitalisme

globalisé, puisque, en mettant au jour les aliénations de la modernité, celles-ci font œuvre émancipatrice. Cependant, elles sont incapables d'envisager les paramètres naturels de l'histoire humaine qu'a mis au jour le RCG, ni d'envisager ce dernier autrement que comme une crise de management capitaliste. Alors que l'histoire de la mondialisation dévoile l'impossibilité de concevoir une modernité unique, et insiste au contraire sur la diversité sociale, économique et culturelle des modernités, la notion d'Anthropocène nous impose de réintroduire de l'unité biologique en faisant de l'espèce humaine le personnage central de l'histoire. Pour cela, les historiens doivent dépasser leurs préjugés disciplinaires et envisager l'histoire longue des formes de vie humaine sur la terre. Quatrième thèse : la nouvelle histoire de l'Anthropocène doit prendre acte des limites d'une histoire centrée sur la compréhension de l'expérience des acteurs. Faire l'histoire de la manière dont l'espèce humaine s'est constituée en force géologique, c'est inventer une forme d'histoire universelle « négative », puisqu'il est impossible de reconstituer « l'expérience » d'un universel comme l'espèce humaine.

L'histoire sociale avec quelques degrés de plus

Ce plaidoyer est d'autant plus étonnant qu'il provient d'un historien du colonialisme et de l'un des représentants les plus éminents de la démarche « compréhensive » en histoire et en sciences sociales. Cette dernière, par opposition à la démarche « explicative », cherche à comprendre les phénomènes historiques à hauteur d'homme et de femme, et non pas en prenant le point de vue surplombant du savant qui en sait toujours davantage que les individus dont il explique les comportements. Universitaire reconnu, professeur d'histoire à la prestigieuse université de Chicago, D. Chakrabarty est en effet un spécialiste d'histoire sociale connu pour ses travaux sur la classe ouvrière du Bengale pendant l'époque coloniale,

ainsi qu'une figure importante des études post-coloniales, au sein desquelles son ouvrage *Provincialiser l'Europe* fait figure de classique. Il est ainsi devenu le porte-parole d'une histoire doublement «compréhensive», remettant en cause non seulement la prétention des élites sociales à expliquer les classes populaires, mais également celle des savants européens à expliquer les peuples colonisés. D. Chakrabarty est également l'une des voix importantes de la réflexion sur l'histoire du capitalisme et de la mondialisation. S'intéresser à l'expérience vécue des ouvriers de l'industrie de la jute à Calcutta et mettre l'étude de leurs perceptions au centre de son enquête l'a en effet conduit à dénoncer l'eurocentrisme des catégories de l'histoire marxiste, par exemple en soumettant les notions de «capital» et de «travail» à une critique anthropologique. En cherchant à libérer l'histoire de la modernité capitaliste de ses faux universalismes, il est devenu l'une des références majeures pour une histoire non pas de la globalisation, mais de la diversité de ces globalisations. S'efforçant aujourd'hui à sa manière, après bien d'autres, de surmonter le clivage entre nature et société, D. Chakrabarty prend bien garde de souligner qu'il ne veut rompre ni avec l'histoire du capitalisme mondialisé, ni avec l'approche compréhensive en sciences sociales. Il demande plutôt que la première «dialogue» avec les sciences naturelles, et que l'on reconnaisse les «limites» de la seconde. La difficulté est dès lors de bien comprendre précisément ce qu'il entend par là.

Où va-t-on situer les limites de l'histoire compréhensive? Chaque discipline, écrit D. Chakrabarty, a sa propre manière d'élaborer ses concepts, qui la conduit à élaborer une vision heuristique mais nécessairement «réductrice» de l'être humain. L'introduction en sciences sociales de concepts issus de l'histoire naturelle, tels ceux d'Anthropocène ou d'espèce humaine, soulève des difficultés méthodologiques qui ne sont pas seulement des «préjugés» qu'on pourrait surmonter par davantage de «dialogue» ou par la reconnaissance des «limites» de l'approche compréhensive, mais engagent la nature même des sciences sociales. Ces dernières, bien avant que le RCG ne soulève à nouveau la question de ses rapports avec les sciences de la nature, se sont largement construites autour du projet de dépasser l'opposition entre approches compréhensive et explicative. Comment «expliquer» le comportement d'acteurs du passé, si les catégories savantes sont toujours le produit d'un lieu et d'une époque, dont elles transportent inévitablement les présupposés culturels ou politiques? Inversement, comment prendre le point de vue des acteurs sans renoncer à l'explication historique? Les appels à la «réflexivité» en sciences de l'homme sont l'une des principales tentatives des dernières décennies pour articuler ces deux approches. Faire la critique historique et culturelle des catégories mêmes de l'histoire – comme le fait D. Chakrabarty à propos des

notions de capital et de travail – permet d'élaborer une version plus compatible avec les exigences spécifiques de l'approche compréhensive, sans renoncer au souci d'explication.

Reconnaître les «limites» de l'histoire compréhensive suppose-t-il de renoncer à cette réflexivité méthodologique? Les travaux en sciences de la terre s'appuient sur des concepts définis très précisément, à l'image de celui d'espèce humaine. En faire la critique historique et sociologique pourrait être l'une des formes du «dialogue» avec les sciences naturelles. Les tentatives issues des sciences sociales pour penser l'histoire de l'humanité dans son ensemble sont pourtant rejetées au motif qu'elles n'offrent pas une réponse adéquate au RCG, et qu'elles sont différentes de la notion biologique d'espèce humaine qui serait indescriptible en termes d'expérience. Ainsi, tout se passe comme si D. Chakrabarty, au nom de l'interdisciplinarité et du dialogue, avait d'emblée interdit toute appropriation des concepts des sciences naturelles par les sciences sociales: drôle de manière de surmonter le clivage entre histoire humaine et histoire naturelle que de soumettre l'une à l'autre.

D. Chakrabarty n'ayant pas précisé s'il existait déjà des travaux historiques correspondant à son programme de recherche, ni à quoi ceux-ci pourraient ressembler, il est difficile d'éviter une discussion purement abstraite et philosophique pour discuter ses thèses. On peut néanmoins imaginer une autre stratégie de débat. Celle-ci consisterait à s'interroger, à propos d'objets historiques dont la pertinence pour une histoire de l'Anthropocène ne pourrait être mise en doute, sur les effets que l'on pourrait anticiper des propositions énoncées dans les «quatre thèses». On verrait alors si celles-ci vont effectivement dans le sens d'une histoire à la hauteur des enjeux du RCG. Toute la suite de cet article se livre à un tel exercice à partir du cas du «climat».

D. Chakrabarty, qui s'intéresse au «climat de l'histoire», est paradoxalement silencieux sur l'histoire du climat. Cette dernière s'est pourtant constituée en un domaine de recherche cohérent et reconnu dans la deuxième moitié du xx^e siècle¹. La publication en 1967 de *L'Histoire du climat depuis l'an mil* d'Emmanuel Le Roy Ladurie, qui en pose les bases théoriques, signale aussi sa reconnaissance au sein de la communauté des historiens professionnels (et non seulement des climatologues et des historiens amateurs). La fondation par le climatologue et historien anglais Hubert Lamb du Climatic Research Unit cinq ans plus tard consacre cette reconnaissance qui n'est pas seulement française. Depuis cette date, l'histoire du climat n'a pas vraiment prospéré en France. Mais après une longue période pendant laquelle E. Le Roy Ladurie fut (nous dit-il) le seul historien français à s'intéresser à ce champ, il a enfin trouvé un disciple. Emmanuel Garnier, auteur de l'ouvrage *Les Dérangements du temps. 500 ans de chaud et de*

Alors que l'histoire du climat occupait jusqu'ici une place marginale dans les «grands récits» de la modernité, elle s'est arrogée une position stratégique à l'articulation des disciplines scientifiques et du débat public.

froid en Europe en 2010 semble être le seul historien professionnel actuellement en exercice en France qui se réclame de cette spécialité disciplinaire². L'histoire du climat prospère néanmoins dans les autres pays d'Europe ainsi qu'aux États-Unis: Christian Pfister, à l'université de Berne, a ainsi constitué une école influente qui dissémine ses travaux dans des revues anglophones à forte diffusion internationale. L'histoire du climat est aujourd'hui au premier rang des savoirs historiques qui peuvent revendiquer une place dans la réflexion sur le réchauffement de la planète. Alors qu'elle occupait jusqu'ici une place marginale dans les «grands récits» de la modernité, elle s'est arrogée une position stratégique à l'articulation des disciplines scientifiques et du débat public. Or ce champ d'études très divers, éclaté, est traversé par de nombreuses tensions qui donnent aux interrogations de D. Chakrabarty une résonance particulière. Même si celles-ci ne se sont pas traduites par d'épiques controverses intellectuelles, comme il y en eut en histoire sociale dans les années 1980 et 1990³, elles posent de manière concrète la question des rapports entre histoire naturelle et histoire sociale.

Dans le laboratoire de la climatologie historique

Depuis longtemps déjà, l'histoire du climat a opéré cette hybridation entre histoire humaine et histoire naturelle dans laquelle D. Chakrabarty voit l'avenir de l'historiographie. Le souci de la (très) longue durée, par exemple, souci des différences entre les temporalités naturelles et les temporalités

humaines, existe déjà dans l'ouvrage d'Emmanuel Le Roy Ladurie de 1967. Né en 1929, disciple de Fernand Braudel, professeur honoraire au Collège de France et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il est l'un des grands représentants de l'école des Annales dont il a prolongé la réflexion sur le temps long de la géographie, qui était un aspect des recherches de Marc Bloch et de Lucien Febvre. Aussi lorsqu'il reconstituait l'histoire du «petit âge glaciaire» qui dura du Moyen Âge au XIX^e siècle, E. Le Roy Ladurie ne répondait pas à une urgence citoyenne ou au contexte politique du moment: il démontrait plutôt l'impérialisme intellectuel de l'école des Annales, prête à s'emparer d'un nouvel objet ou du moins à en contester tout monopole aux sciences de la terre. En faisant du climat un objet d'histoire à part entière, celui qui allait bientôt formuler l'idée d'une «histoire immobile» se plaçait dans les traces de ses maîtres pour aller au bout de leur réflexion sur la longue durée.

De même qu'elle a déjà opéré le passage à la longue durée, l'histoire du climat a déjà réalisé le rêve d'une historiographie interdisciplinaire, alliant l'histoire humaine à l'histoire naturelle. Depuis un demi-siècle, les expressions «climatologie historique» et «histoire du climat» désignent deux volets distincts, mais complémentaires, d'une même entreprise. Le premier est le fait des spécialistes des sources «naturelles», étudiées par la dendrochronologie (étude des cernes des arbres), la palynologie (étude des pollens fossiles) ou la sédimentologie (étude des roches sédimentaires). Le

EXTRAIT L'ÊTRE HUMAIN EST UNE FORCE GÉOLOGIQUE

Si Braudel a, dans une certaine mesure, fait une brèche dans la dualité histoire naturelle/histoire humaine, la montée en puissance de l'histoire environnementale à la fin du XX^e siècle a considérablement élargi cette brèche. On pourrait même défendre l'idée que les historiens de l'environnement se sont parfois approchés de la production de ce qu'on pourrait appeler des histoires naturelles de l'homme. Mais il existe une différence très importante entre la compréhension de l'être humain sur laquelle ces histoires sont fondées et la puissance d'agir [agency] de l'humain qu'évoquent aujourd'hui les scientifiques traitant du changement climatique. Pour le dire simplement, l'histoire environnementale, lorsqu'elle n'était pas purement et simplement une histoire culturelle, sociale ou économique, considérait les êtres humains comme des

agents biologiques. Alfred Crosby Jr., dont le livre pionnier, *The Columbian Exchange*, ouvrit la voie aux «nouvelles» histoires environnementales au début des années 1970, formulait les choses ainsi: «L'homme est une entité biologique avant d'être un catholique ou un capitaliste ou quoi que ce soit d'autre.» L'ouvrage récent de Daniel Lord Smail, *On Deep History and the Brain*, constitue une tentative audacieuse pour intégrer les connaissances issues des sciences de l'évolution et des neurosciences aux histoires humaines. Il s'agit pour lui de rechercher les liens possibles entre la biologie et la culture – et en particulier entre l'histoire du cerveau humain et l'histoire culturelle – tout en restant toujours attentif aux limites du raisonnement biologique. Mais ce qui intéresse Smail, c'est l'histoire de la biologie humaine, et non pas du tout

la thèse récente selon laquelle les êtres humains auraient récemment acquis une puissance d'agir [agency] géologique.

Les spécialistes de la crise du changement climatique disent quelque chose de significativement différent de ce que les historiens de l'environnement avaient dit jusqu'à présent. En détruisant involontairement la distinction artificielle, mais consacrée par la tradition, entre histoire naturelle et histoire humaine, les spécialistes du climat postulent que l'être humain est devenu quelque chose de bien plus vaste que le simple agent biologique qu'il a toujours été. Les êtres humains sont désormais porteurs d'une force géologique.

Dipesh Chakrabarty, «Le Climat de l'histoire: quatre thèses», trad. C. Nordmann, in *La Revue internationale des livres et des idées*, 2010, n° 15, p. 25.

second est le fait des spécialistes des archives et autres documents qui renseignent les chercheurs sur le climat par des voies indirectes : dates des vendanges, récoltes ou moissons, processions religieuses à dimension climatique, journaux intimes ou météorologiques, etc. Même si ces méthodes supposent des compétences diverses, elles sont fort complémentaires en ce qu'elles contribuent toutes à inventer un corpus de sources qui n'était pas donné à l'avance. Leur entente est parfaite, c'est du moins l'opinion d'Emmanuel Garnier, qui note, dans *Les dérangements du temps*, que les coefficients de corrélation entre les séries de températures réelles et celles d'indices calculés à partir de sources manuscrites sont « excellents » (p. 47).

Enfin, fondée sur une collaboration entre des spécialistes des sciences de la nature et des historiens, géographes, archéologues ou anthropologues, l'histoire du climat a déjà réalisé le projet d'une histoire qui mettrait de côté les « préjugés » humanistes congénitaux de la discipline et serait soucieuse de pointer les « limites » de la démarche compréhensive. L'objectif d'E. Le Roy Ladurie était bien de fonder une « *histoire climatique pure* » qui serait « *affranchie de toute préoccupation ou présupposition anthropocentrique* ». Par ce dernier terme, il entendait rejeter toute explication climatique de l'histoire humaine dans laquelle le climat n'était pas considéré pour lui-même. Il ne s'agissait surtout pas de s'intéresser au climat vécu ou perçu : aussi la formule de Marc Bloch selon laquelle le bon historien « *flaire la chair humaine* » lui paraissait-elle « *trop étroite, inadéquate au véritable esprit scientifique* »⁴. Le rejet du déterminisme climatique était donc étroitement lié à celui d'une approche culturelle, constructiviste ou « compréhensive » du climat. Il est vrai que cette « *histoire climatique pure* » ne devait constituer que la première étape vers une « *histoire écologique* » qui prendrait également en compte l'histoire

humaine et envisagerait le climat du point de vue de son impact sur les activités et la culture. Les trois volumes de *l'Histoire humaine et comparée du climat* parus entre 2004 et 2009, qui s'efforcent de répondre à cette promesse de 1967, ne prennent cependant pas le parti d'une histoire compréhensive. Peu discutés par les historiens, quoi qu'ils soient un succès de librairie, ils sont essentiellement une chronique des réponses humaines aux fluctuations de la température et de l'humidité, et aux événements climatiques extrêmes⁵.

Emmanuel Garnier a hérité de cet intérêt sélectif pour les perceptions des acteurs du passé, le plus souvent discutées pour souligner leur ignorance, leurs préjugés ou leur incompréhension du climat « réel ». L'histoire du climat « *vise justement à tenter une reconstruction en fonction de paramètres météorologiques totalement occultés par les définitions de l'Ancien Régime* » qui se contentaient – nous dit E. Garnier – de définir le climat simplement comme l'espace compris entre deux latitudes (p. 25). Dans les années 1820, alors que se multiplient en Europe les discours sur la dégradation de l'atmosphère, fonctionnaires, médecins et savants locaux réfléchissent aux origines de ces hivers qui leur apparaissent moins froids, mais plus longs et défavorables aux activités agricoles. E. Garnier n'y voit que des « *déclarations péremptives* » qui « *ont de quoi dérouter et amuser l'historien quand il se tourne vers les chiffres obtenus en puisant dans les archives météorologiques* ». Car « *la période décriée correspond en réalité à une phase plutôt enneigée avec en moyenne près de 50 jours de neige séjournée au niveau du dol à Épinal, ville située pourtant à basse altitude* » (p. 104). On ne peut, on le voit, accuser l'auteur de ce correctif de céder exagérément aux sirènes de l'approche « compréhensive » de l'histoire.

Avant l'émergence d'un débat sur le réchauffement climatique global et induit par l'homme,

Fondée sur une collaboration entre des spécialistes des sciences de la nature et des historiens, géographes, archéologues ou anthropologues, l'histoire du climat a déjà réalisé le projet d'une histoire qui mettrait de côté les « préjugés » humanistes congénitaux de la discipline et serait soucieuse de pointer les « limites » de la démarche compréhensive.

EXTRAIT LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE AU XVIII^e SIÈCLE

Supposons donc le monde en paix, et voyons de plus près combien la puissance de l'homme pourrait influencer sur celle de la nature. Rien ne paraît plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de s'opposer au refroidissement successif de la terre, et de réchauffer la température d'un climat ; cependant l'homme le peut faire et l'a fait. Paris et Québec sont à peu près sous la même latitude et à la même élévation sur le globe : Paris serait donc aussi froid que Québec, si la France et toutes les contrées qui l'avoisinent étaient aussi dépourvues d'hommes, aussi couvertes de bois, aussi baignées

par les eaux, que le sont les terres voisines du Canada. Assainir, défricher et peupler un pays, c'est lui rendre de la chaleur pour plusieurs milliers d'années ; et ceci prévient la seule objection raisonnable que l'on puisse faire contre mon opinion ou, pour mieux dire, contre le fait réel du refroidissement de la terre.

Selon votre système, me dira-t-on, toute la terre doit être plus froide aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a deux mille ans ; or la tradition semble nous prouver le contraire. Les Gaules et la Germanie nourrissaient des élans, des loups-cerviers, des ours, et d'autres

animaux qui se sont retirés depuis dans les pays septentrionaux ; cette progression est bien différente de celle que vous leur supposez du nord au midi. D'ailleurs, l'histoire nous apprend, que tous les ans la rivière de Seine était ordinairement glacée pendant une partie de l'hiver : ces faits ne paraissent-ils pas être directement opposés au prétendu refroidissement successif du globe ?

Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle. Des époques de la nature* [1778], in H. R. Duthilloeuil (dir.), Œuvres complètes, Douai, Tarlier, 1822, p. 191-192.

Pour trouver des crises climatiques d'ampleur comparable au réchauffement qui se prépare, il faudrait remonter à une époque où l'espèce humaine n'avait pas encore marqué son empreinte sur la planète.

il existait déjà une histoire du climat à peu près conforme aux principaux critères identifiés par D. Chakrabarty pour la nouvelle historiographie qu'il appelle de ses vœux, et c'est là tout le problème. Car si le débat sur l'effet de serre a fait évoluer l'histoire du climat – ne serait-ce que parce que le développement récent de l'histoire du climat est tributaire de financements liés à des programmes sur le RCG – il s'en faut de beaucoup que celle-ci aille dans le sens d'une histoire qui tirerait toutes les conséquences de l'entrée dans l'Anthropocène.

Bien loin d'encourager la révolution intellectuelle qu'anticipe D. Chakrabarty, l'alliance entre histoire naturelle et histoire humaine a plutôt produit, dans le cas de l'histoire du climat, une forme élaborée de conservatisme savant. Le climatologue anglais Mike Hulme, *Professor of Climate Change* à l'université d'East Anglia, est un ancien rédacteur du troisième rapport du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC) de 2001. Climatologue, c'est aussi un historien qui a enquêté notamment sur le changement climatique en Afrique au xx^e siècle. Convaincu du réchauffement d'origine anthropique, il est néanmoins en croisade contre le « catastrophisme » qu'il discerne dans les médias. Il est d'ailleurs connu pour avoir forgé l'expression anglaise *climate porn* pour décrire de telles instrumentalisation médiatiques par des groupes politiques aux intentions (selon lui) liberticides. Récemment, sa recherche historique s'est orientée vers une généalogie des discours catastrophistes⁶. Une telle modération est probablement très éloignée des intentions théoriques de D. Chakrabarty. Elle est néanmoins une posture courante, y compris du côté des historiens professionnels, qui articulent allégeance aux conclusions des climatologues et défiance à l'égard des traductions politiques trop radicales qui pourraient en être faites. « *Je suis assez convaincu, je dois dire, par la démonstration du GIEC quant aux dangers du réchauffement excessif qui pèsera sur l'humanité au XXI^e siècle* »⁷, écrivait E. Le Roy Ladurie en 2009, tout en se gardant de rentrer dans le débat politique. Celui qui se targue d'avoir été l'un des premiers à évoquer le réchauffement climatique du xx^e siècle ne mentionne pas qu'il ne parlait pas à l'époque du réchauffement climatique global induit par l'homme⁸. Se présentant comme un « républicain progressiste », E. Garnier veut lui aussi contribuer au débat public en s'opposant à la fois aux « *anti-réchauffement* », qu'il identifie au « *bastion ultralibéral* » américain, et aux « *pro-réchauffement* » qui alimentent selon lui le sentiment de danger en radicalisant les conclusions plus prudentes du GIEC. Tel est globalement le message de la climatologie historique ladurienne : sachons raison garder, dépassionnons le débat sur l'effet de serre, car non seulement le sentiment de dégradation du climat a toujours existé, mais des périodes de changement climatique de même

ampleur que le réchauffement observé depuis trente ans ont déjà eu lieu par le passé.

L'histoire du climat a pourtant un rôle actif à jouer dans le débat civique. Afin de mieux faire face aux conséquences du réchauffement, elle peut permettre par exemple de mieux connaître la manière dont le changement climatique a été appréhendé par le passé : « *la mémoire d'un héritage en matière de survie serait certainement très précieuse dans la perspective d'une meilleure résilience de nos sociétés confrontées à l'adversité climatique* »⁹. De nombreuses études, relayées par des revues de géographie ou par la revue interdisciplinaire *Climatic Change*, veulent ainsi contribuer à une réflexion à l'intention des décideurs en jouant un rôle d'expertise technique. Au-delà de la rhétorique universitaire pour justifier l'utilité des travaux savants, on sent néanmoins que le travail de reconstitution minutieuse des diverses stratégies mobilisées, par exemple, par les Mexicains de l'époque coloniale pour faire face à l'assèchement de la fin du xviii^e siècle – stocks d'eau ou irrigation – ne nous prépare que faiblement pour faire face au réchauffement climatique global du xxi^e siècle¹⁰. Comme le note John R. McNeill, il est peu probable que de tels savoirs puissent trouver une utilisation pratique. Pour trouver des crises climatiques d'ampleur comparable au réchauffement qui se prépare, il faudrait remonter à une époque où l'espèce humaine n'avait pas encore marqué son empreinte sur la planète¹¹.

L'histoire peut néanmoins permettre de clarifier certains concepts centraux pouvant servir à analyser les sociétés confrontées au changement climatique, comme celui de « vulnérabilité ». L'ouvrage grand public de Mike Davis, *Génocides tropicaux*, analyse ainsi la manière dont les structures institutionnelles et économiques du colonialisme britannique ont renforcé la vulnérabilité aux sécheresses des sociétés tropicales qui faisaient partie de leur empire : si l'absence de mousson est un phénomène récurrent en Inde du fait des oscillations d'El Niño qui perturbent les différentiels de température entre terre et mer, c'est l'instauration d'une agriculture capitaliste orientée par la recherche d'une rente coloniale qui explique l'ampleur des grandes famines de la fin du xix^e siècle. Le travail de Mike Davis est audacieux et novateur dans la démarche, mais fondé sur un travail de seconde main, ce qui en limite l'influence et l'autorité auprès des spécialistes. Inversement, les travaux qui s'efforcent d'articuler la climatologie historique à l'histoire du capitalisme mondialisé manquent de conclusions fortes sur la vulnérabilité des sociétés coloniales. Ils s'efforcent plutôt de tenir un équilibre précaire, qui identifie tantôt la colonisation et l'érosion des structures traditionnelles comme l'origine des pics de mortalité qui suivent les événements climatiques extrêmes, et tantôt pointe vers des facteurs « purement » naturels, indépendants des structures ou des classes sociales, comme par exemple la

mouche tsé-tsé lors de la famine qui toucha l'Ouganda entre 1900 et 1920¹².

Loin d'être orientée vers une histoire politiquement engagée et critique de l'entrée dans l'Anthropocène, comme le souhaiterait D. Chakrabarty, l'histoire du climat semble donc marquée jusqu'à aujourd'hui par son programme de recherche initial qui était de constituer une « *histoire climatique pure* ». Et c'est là tout le paradoxe : alors que D. Chakrabarty pense qu'il est urgent, pour répondre à l'enjeu climatique, de réorienter l'historiographie critique en remettant en cause le primat de l'expérience et de la démarche compréhensive, le cas de l'histoire du climat suggère au contraire que c'est du côté d'une histoire toujours plus compréhensive qu'il faut chercher des éléments de réponse à son souci d'une écriture historique en prise avec les enjeux environnementaux de notre temps.

L'histoire « compréhensive » n'a pas dit son dernier mot

Quand D. Chakrabarty demande de croiser l'histoire du capitalisme mondialisé avec celle de l'espèce humaine, et proclame qu'il est temps d'explorer les « *limites de la compréhension historique* », il présuppose sans doute que tous ces débats théoriques ont été bien intégrés. Or, dans le cas de

l'histoire du climat, l'ordre des choses semble être exactement l'inverse de celui qu'il indique. Celle-ci était « naturaliste » et interdisciplinaire bien avant l'émergence de la question du réchauffement climatique mondial induit par les humains. Ce que le RCG a fait à l'histoire du climat a au contraire été de lui faire prendre un tournant « compréhensif ». Ce dernier, initié par Edward P. Thompson dans les années 1960 et 1970 en histoire sociale, a été suivi par une série de tournants dans années 1980 : tournant linguistique, tournant critique, tournant féministe, tournant postcolonial, tournant transnational et global, tous compréhensifs à leur manière dans la mesure où ils s'attachaient à réintégrer l'expérience et le point de vue des acteurs du passé, quels qu'ils soient. Or ce n'est que récemment que les historiens du climat ont commencé à intégrer ces approches.

Il fallait, pour cela, qu'encouragés par les *science and technology studies* et les *social studies of science*, ils acceptent de prendre leur indépendance à l'égard des sciences de la nature ; qu'au risque de se faire taxer de « relativistes », ils acceptent de mettre en suspens la croyance selon laquelle il existerait une connaissance scientifique pure du climat, immunisée contre tout préjugé social et culturel. En effet, la conception du climat qu'utilisent



Jan Golinski et Katharine Anderson ont montré que la condescendance à l'encontre des «superstitions climatiques», dont on retrouve des traces dans les travaux historiques jusqu'à aujourd'hui, était associée à un projet pour discipliner les individus en les poussant à prévoir leurs comportements en même temps que le temps qu'il ferait.

les climatologues est non seulement fort récente, mais elle n'est pas «purement» scientifique. Bien au contraire, elle est le produit de développements économiques, culturels, sociaux et politiques complexes. Longtemps, le climat fut considéré, non pas seulement comme la zone comprise entre deux parallèles, mais comme un riche ensemble de facteurs naturels et humains qui définissaient les caractéristiques d'un lieu ou d'une région. C'est au XIX^e siècle, ère du capitalisme mondialisé, que la conception d'un climat «pur», désencastré du monde social, s'impose notamment dans la météorologie. Cette dernière, issue d'un effort international, met alors en œuvre une conception restrictive du climat en n'isolant que certaines de ses caractéristiques qui permettaient de faire des prévisions utiles sur «*le temps qu'il fera*¹³».

Les travaux récents, en faisant le pari de la compréhension historique, permettent d'aborder l'histoire du climat avec davantage de réflexivité que ne le fait la climatologie historique. Ils ne permettent peut-être pas encore de proposer un récit d'ensemble, mais suffisent déjà à montrer que le débat contemporain sur le climat est né non pas dans les dernières décennies du XX^e siècle, mais plutôt vers la première moitié du XVIII^e siècle. Que ce soit sur la question des «superstitions populaires», du déterminisme, de la vulnérabilité ou de la notion même d'un changement climatique induit par l'homme, l'histoire compréhensive du climat ébranle les certitudes épistémologiques de l'historiographie classique.

La difficulté à donner du sens aux conceptions populaires du climat s'inscrit ainsi dans une inquiétude fort ancienne des élites culturelles. Jan Golinski, à propos de l'Angleterre du XVIII^e siècle, mais aussi Katharine Anderson, à propos du XIX^e siècle, ont montré que la condescendance à l'encontre des «superstitions climatiques», dont on retrouve des traces dans les travaux historiques jusqu'à aujourd'hui, était associée à un projet pour discipliner les individus en les poussant à prévoir leurs comportements en même temps que le temps qu'il ferait. Elle appartenait à une rhétorique codifiée au sein de laquelle étaient mises en scène les résistances populaires ou religieuses au projet des Lumières de disséminer les sciences. De même, l'obsession des historiens de ne pas se faire accuser de déterminisme ou d'anthropocentrisme, leur peur d'être accusés de rabattre l'histoire humaine sur celle du climat, n'est pas que le signe de leur «esprit scientifique» qui romprait avec les erreurs de l'âge pré-scientifique; c'est aussi la reprise d'un lieu commun ancien. Au moment même où Montesquieu publiait *L'Esprit des Lois*, qui devait servir de symbole (quelque peu fantasmé) de cette conception déterministe du climat, Hume publiait ainsi son célèbre essai sur le tempérament national dans lequel il déconstruisait systématiquement les explications physiques ou climatiques. Dès cette époque, la théorie des climats devint une

sorte de repoussoir constamment évoqué par les partisans des explications morales¹⁴. Comme l'a récemment montré Vladimir Jankovic à partir des écrits des médecins britanniques du XVIII^e siècle, les notions de risque environnemental et de vulnérabilité datent elles aussi des origines de la notion moderne de climat¹⁵. Elles sont issues de la construction de nouvelles conceptions de la frontière séparant l'extérieur de l'intérieur: que ce soit la peau humaine, les murs de la maison, ou les frontières d'une région géographique, la notion de risque climatique a été élaborée autour de nouvelles divisions scientifiques et symboliques, que pousse aujourd'hui à leur limite l'idée de risques écologiques globaux.

La notion d'Anthropocène, au premier abord une invention des climatologues de ces dernières années, date également du XVIII^e siècle. L'idée que les humains modifiaient le climat, pour l'améliorer ou le détériorer, bref qu'ils le façonnaient à leur image, est l'un des fils directeurs de l'histoire intellectuelle de la notion de climat forgée autour de 1750¹⁶. L'idée d'un climat plastique et politique s'inscrivait également dans les règlements forestiers, les savoirs agronomiques, ou les dispositifs de santé publique¹⁷. Le climat était une catégorie de gouvernement des corps et des esprits, sur lequel ces derniers agissaient en retour. Comme l'écrivait en 1863 l'un des pères fondateurs de l'écologie politique américaine, George Perkins Marsh: «*Même s'il est difficile de toujours distinguer les effets de son action des causes purement géologiques, il est certain que l'homme a beaucoup contribué à modeler la surface de la terre; et que la destruction des forêts, le drainage des lacs et des marais, et l'action combinée de l'élevage et des arts industriels a provoqué d'importants changements dans les conditions hygrométriques, thermométriques, électriques, et chimiques de l'atmosphère*¹⁸». La géotechnie – l'idée que ces modifications de la terre par l'homme pourraient être provoquées de manière volontaire en mobilisant connaissances scientifiques et outils techniques – a elle aussi une histoire. La proposition de Paul Crutzen, en 2006, de projeter chaque année dans l'atmosphère un à deux millions de tonnes de sulfure afin de contrebalancer l'effet de serre s'inscrit dans une série déjà ancienne de tentatives pour modifier l'atmosphère¹⁹. En reconstituer la trame ne doit pas conduire à relativiser la nouveauté des enjeux climatiques actuels, mais plutôt à mieux saisir la part de ce qui est nouveau et de ce qui ne l'est pas dans le projet de «réparer le climat».

Introduire davantage de réflexivité historique sur la catégorie de «climat» suppose finalement de revenir sur la définition même du climat à partir de laquelle les historiens abordent les documents et les interprètent. Que faire de la distinction proposée par E. Le Roy Ladurie entre les «*faits rigoureusement climatiques*» (par exemple un orage) et les autres faits (comme une migration ou

une famine)? Peut-on, comme il le suggère, faire la part entre les « documents climatiques valables » (comme des relevés barométriques) et les autres (comme des dates de vendange)? La réflexion sur les sources adéquates pour retracer l'évolution de l'humidité et de la température, qu'elles soient littéraires ou archéologiques, s'inscrit dans une vaste quête datant de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle pour documenter l'historicité du climat et l'inscrire dans l'évolution de la civilisation. Déjà dans *The Climate of Great Britain*, en 1806, en pleine guerre contre la France, l'horticulteur anglais John Williams utilisait les réflexions sur la production de vin d'un moine du XII^e siècle, William de Malmesbury, pour démontrer que le climat britannique se dégradait. C'était pour lui la conséquence d'une agriculture trop dominée par l'élevage et par les choix des propriétaires terriens issus de l'aristocratie. Et, déjà, il se faisait attaquer par la presse conservatrice pour avoir mal sélectionné et interprété ses sources: le fait de produire une forme de vin au XII^e siècle, lui rétorquait-on, n'indiquait aucunement que le climat était alors plus clément. Si une écriture historique à la hauteur des enjeux du RCG consiste à restituer au climat sa dimension politique, alors il faut commencer par reconnaître que la définition des documents ou des faits « climatiques » est d'emblée politique. Depuis 1750 beaucoup de médecins qui se voyaient en conseillers du prince ou en législateurs, à l'image de Cabanis, ont fait appel à la notion de climat pour expliquer la santé ou les maladies des nations. Si l'on suit leurs conceptions, un nombre incalculable de sources pourraient être identifiées comme des « documents climatiques valables ». Définir ces derniers, c'est aussi adopter une définition implicite du climat et de ses liens avec l'économie et la société. Avec une histoire compréhensive du climat qui prend au sérieux les conceptions des acteurs eux-mêmes, la quête des faits et des documents climatiques est à nouveau ouverte.

L'histoire compréhensive du climat n'est pas une forme savante de « pornographie climatique », pour reprendre l'expression de Mike Hulme, mais une généalogie des modes de pensée concernant cette catégorie instable, à la rencontre de la géologie, de la politique et de l'économie. Elle montre non pas que les débats actuels sont une simple reprise à l'identique de débats passés, mais qu'ils se déploient dans un langage qui a une histoire ancienne. Comme le notent Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, il serait trompeur de penser que la conscience de l'impact humain sur l'environnement n'a émergé que dans les dernières décennies. Le débat sur le changement climatique induit par l'homme a déjà eu lieu, avant la découverte de l'effet de serre global. Cela ne signifie pas que rien ou presque ne soit neuf sous le soleil, mais plutôt que nous n'assistons pas à une prise de conscience de l'impact des activités humaines sur le climat et sur l'environnement. La question est alors de savoir comment on a pu suffisamment oublier qu'on était dans l'Anthropocène pour avoir besoin de le redécouvrir. À l'heure de la financiarisation des questions environnementales et climatiques, il convient de « comprendre », et non seulement d'expliquer, ce que fut le climat du libéralisme économique et du capitalisme mondialisé, qui remplaça le « climat des Lumières » (Golinski) vers le deuxième tiers du XIX^e siècle. Le réchauffement global crée certes un nouveau contexte intellectuel et politique pour l'écriture de l'histoire, comme le suggère D. Chakrabarty. Mais celui-ci ne doit pas seulement conduire à de nouvelles passerelles entre l'histoire humaine et l'histoire naturelle: le climat, phénomène naturel, est aussi un fait social, économique et politique que nous n'avons pas fini de comprendre. ■

Introduire davantage de réflexivité historique sur la catégorie de « climat » suppose finalement de revenir sur la définition même du climat à partir de laquelle les historiens abordent les documents et les interprètent.

NOTES

- 1. Emmanuel Garnier, « Fausse science ou nouvelle frontière? Le climat dans son histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 57, n° 3, 2010, p. 7-41. ■ 2. Anouchka Vasak et Emmanuel Le Roy Ladurie, « La Dimension climatique de l'histoire », *Le Débat*, vol. 164, n° 2, 2011, p. 178 et 183. ■ 3. Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2005 ; Gareth Stedman Jones, « De l'histoire sociale au tournant linguistique et au-delà. Où va l'historiographie britannique ? », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 33, 2006, p. 143-166. ■ 4. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, 2009 [1967], p. 24. ■ 5. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire humaine et comparée du climat*, Paris, Fayard, 2004-2009 (le troisième volume a fait l'objet d'un compte rendu par Emmanuel Garnier *Annales. Histories, sciences sociales*, vol. 66, n° 1, 2011, p. 305-306). ■ 6. Mike Hulme, « Reducing the Future to Climate: a Story of Climate Determinism and Reductionism », *Osiris*, vol. 26, n° 1, 2011, p. 245-266. ■ 7. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat...*, *op. cit.*, p. VIII. ■ 8. Anouchka Vasak et Emmanuel Le Roy Ladurie, art. cit., p. 180-181. ■ 9. Emmanuel Garnier, *Les Dérangements...*, *op. cit.*, p. 96. ■ 10. Georgina H. Endfield, « Archival Explorations of Climate Variability and Social Vulnerability Colonial Mexico », *Climatic change*, vol. 83, n° 1, 2007, p. 9-38. ■ 11. John R. McNeill, « Can History Help Us with Global Warming? », in Kurt M. Campbell (dir.), *Climatic Cataclysm: The Foreign Policy and National Security Implications of Climate Change*, Washington, Brookings Institution Press, 2008, p. 26-47. ■ 12. Georgina H. Endfield, David B. Ryves, Keely Mills et Lea Berrang-Ford, « "The Gloomy Forebodings of this Dread Disease", Climate, Famine and Sleeping Sickness in East Africa », in *The Geographical Journal*, vol. 175, n° 3, Sept. 2009, p. 181-195. ■ 13. Katharine Anderson, *Predicting the Weather: Victorians and the Science of Meteorology*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2005 ; Fabien Locher, *Le Savant et la tempête : étudier l'atmosphère et prévoir le temps au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008. ■ 14. Roberto Romani, *National Character And Public Spirit in Britain and France, 1750-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 159-200. ■ 15. V. Jankovic, *Confronting the Climate: British Airs and the Making of Environmental Medicine*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010 ; voir aussi James Rodger Fleming, Vladimir Jankovic et Deborah Rachel Coen (dir.), *Intimate Universality: Local And Global Themes in the History of Weather and Climate*, Sagamore Beach, Science History Publications, 2006. ■ 16. James R. Fleming, *Historical Perspectives on Climate Change*, New York, Oxford University Press, 1998. ■ 17. Richard Grove, *Ecology, Climate and Empire: Colonialism and Global Environmental History, 1400-1940*, Cambridge, The White Horse Press, 1997 ; Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, « Le Climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale », disponible sur : www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html. ■ 18. George P. Marsh, *Man and Nature; or, Physical Geography as Modified by Human Action*, New York, Charles Scribner, 1864, p. 13 (passage traduit par l'auteur). ■ 19. James R. Fleming, *Fixing the Sky: The Checkered History of Weather and Climate Control*, New York, Columbia University Press, 2010.